

Annie Ernaux, Judith Godrèche : « On n'a envie que d'une chose : lutter »

MEDIAPART - Lénaïg Bredoux - 3 octobre 2026

La comédienne, devenue figure de #MeToo en France, a adapté au cinéma l'œuvre de l'écrivaine, Nobel de littérature en 2022, « *Mémoire de fille* », sorti mercredi en salles. Violences sexuelles, féminisme, création et résistance : entretien croisé entre Annie Ernaux et Judith Godrèche.

Depuis mercredi, *Mémoire de fille*, livre d'Annie Ernaux publié il y a dix ans, est devenu un film. Il est réalisé par Judith Godrèche, qui met en scène sa propre fille, Tess Barthélemy, dans le rôle-titre : celui d'une jeune fille naïve, éperdue de littérature et issue de milieu populaire, recrutée l'été de ses 17 ans comme monitrice dans une colonie de vacances.

On la suit dans ce lieu clos où elle se heurte au groupe, à la violence des hommes – d'un en particulier –, et s'efface peu à peu du monde, rongée par la honte. Cette jeune fille, c'est Annie Ernaux en 1958.

L'écrivaine, Prix Nobel, a eu besoin de plusieurs décennies pour écrire cette histoire. Comme Judith Godrèche, qui a fini par « *prendre la parole* » en dénonçant le réalisateur Benoît Jacquot, contre lequel elle a porté plainte pour viols avec violence sur mineure de moins de 15 ans.

« Mediapart » : Comment, Judith Godrèche, avez-vous découvert le livre d'Annie Ernaux et décidé d'en faire un film ? Et comment vous, Annie Ernaux, avez-vous accepté cette adaptation ?

Judith Godrèche : J'ai découvert *Mémoire de fille* il y a un peu plus de deux ans, et j'ai tout de suite été saisie par l'universalité de cette histoire. Dans cette mini-société de la colonie de vacances, en 1958, les rapports de pouvoir, de domination entre les sexes, et sur les minorités, sont absolument contemporains.

Envie de comprendre comment la culture transforme notre monde politique ?

Dans cette histoire, l'implicite est là : un agresseur n'est jamais mis en danger quand il commet un acte de violence sexuelle. La victime gardera le secret. Un secret dont elle n'a pas voulu, qui lui est imposé et avec lequel elle doit se débrouiller. Ça devient le problème de la personne à qui c'est arrivé, et non pas de la personne qui a commis les violences.

Annie a écrit cette histoire après de nombreuses tentatives, après tant d'années. Car, pendant longtemps, on n'est pas capable de dire les choses. Poser des mots serait un effondrement de plus. Alors, on est obligée de vivre avec une certaine version d'une histoire. De tout cela, je me suis dit : c'est le film que je voudrais faire.

Et vous, Annie Ernaux ?

Annie Ernaux : J'ai découvert le film lorsqu'il a été fait ! (*rires*) Mais dans le scénario, déjà, j'ai commencé de voir comment se faisait la translation du livre en images. Cela m'a beaucoup intéressée. La bonne voie était en effet de garder ce caractère collectif d'un lieu clos où s'exprime, presque en liberté, cette loi de la domination masculine sur les filles. C'est dans un lieu coupé de la ville que l'on voit l'importance de la société. Car ce qui arrive, c'est ce qui arrive avec toute la société sur vous, en même temps que vous en êtes coupée.

Pour écrire le livre, à l'inverse, c'était compliqué. Ce que j'avais vécu ne ressemblait pas du tout à l'image que je pouvais avoir d'une agression. C'était une matière totalement impure, en quelque sorte.

Avec le temps, elle se fossilise, d'une certaine manière. Plus le temps passe, et plus c'est compliqué. En plus, la société a beaucoup changé depuis. L'avortement est libre, la virginité est désacralisée... La liberté de la contraception et de l'avortement, c'est la révolution du XX^e siècle.

Les faits au cœur du récit ont lieu en 1958. Vous l'avez écrit en 2014, et publié en 2016 : les filles de l'époque sont-elles les mêmes aujourd'hui ?

Annie Ernaux : Il y a des différences, bien sûr. Mais cet acte-là [*le viol – ndr*], qui relève de notre animalité, reste d'actualité. Et ça le restera pendant très longtemps. Je ne pense pas qu'on va régler comme ça, aujourd'hui, ni demain même, cette question.

Il faudrait faire en sorte de faire changer les pensées des hommes... Parce que si les femmes ont changé, les hommes n'ont que très peu changé.

À l'époque, une notion était peu présente dans le débat public, celle du consentement. Pensez-vous que les filles d'aujourd'hui se la soient davantage appropriée ?

Judith Godrèche : Quand on va à la rencontre du public – très jeune, très féminin ou queer –, les personnes qui prennent la parole disent : "C'est mon histoire, je me suis vue, je me sens vue." Elles font référence à des faits récents.

Il y a une ligne très délicate à tenir. Imaginons, j'ai 25 ans aujourd'hui, je grandis dans une ère post-#MeToo, j'ai une connaissance de mes droits et je sais que quelque chose s'appelle le consentement. Mais parce que je sais et que j'ai ce rapport au monde, au moment où je me retrouve dans la situation d'Annie, malgré ma connaissance, ma capacité de me formuler les choses, mon appréhension du monde, comment je me l'avoue à moi-même ?

Annie, 17 ans et demi en 1958, dans un monde dont elle ne connaît rien, se sent responsable de ce qu'elle va vivre ; elle va porter la stigmatisation et la honte. Aujourd'hui, même quelqu'un qui connaît les règles va se retrouver dans la même situation qu'Annie face à une personne d'autorité, au travail, à l'école, un prof, un réalisateur, un supérieur hiérarchique, ou un membre de sa famille. La honte sera son truc. Et encore plus de honte parce qu'elle savait.

Dans le fond, quoi que tu fasses, t'es mal barrée. (*rires*)

Annie Ernaux : Mais oui ! Lorsqu'on a du désir sans vouloir coucher, comment se débrouiller quand la personne insiste ? Nous sommes toujours dans cette zone grise. Si, à son corps défendant, une fille accepte, elle va finalement se retrouver sur le carreau et peut-être même ostracisée...

Judith Godrèche : Mais vous, Annie, vous n'aviez aucun désir pour H. ?

Annie Ernaux : Non, je suis complètement sidérée. Je décris les choses parce que je ne ressens rien. Quand il m'embrasse brutalement et qu'il éteint la lumière, je suis prise. Je suis la mouche dans la toile d'araignée. Je voulais flirter. Mais lui non, alors c'est : viens, on sort et je te tringle.

Judith Godrèche : C'est aussi comme ça que Tess [*Barthélemy*] l'a joué. Elle essaie de transformer ce qui advient en quelque chose de romantique...

Annie Ernaux : J'ai été beaucoup troublée que ce soit Tess qui joue, car j'ai pensé au livre *Tess d'Urberville* [un roman du britannique Thomas Hardy, publié en 1891 – ndlr]. Je l'ai lu quand j'avais une trentaine d'années et j'ai pensé à mon histoire... Comme dans tous les livres que j'ai lus avec une scène [d'agression], j'ai pensé que c'était la mienne. C'est ça, le traumatisme. Ça vous suit jusqu'à la fin, jusqu'à la mort.

Judith Godrèche : Quand j'ai écrit une lettre à Annie pour la rencontrer et lui demander si elle accepterait que j'adapte *Mémoire de fille*, on s'est retrouvées chez Gallimard. J'étais très intimidée, forcément. Il s'est passé quelque chose à quoi je ne pouvais pas m'attendre : vous [*elle s'adresse directement à Annie Ernaux*] m'avez tout de suite parlé du film de Benoît Jacquot...

Annie Ernaux : Il a tourné son film *Sade* dans le lieu même où ça m'est arrivé. J'avais acheté la cassette... J'ai ensuite lu un livre consacré à l'œuvre de Benoît Jacquot : quand je l'ai reçu, je n'arrêtais pas de penser au film. J'ai éprouvé un très grand malaise, j'ai senti une sorte de confrérie entre les auteurs. Et je n'ai pas gardé le livre.

Alors, quand j'ai appris que Judith Godrèche parlait de Benoît Jacquot, c'était comme une boucle qui se ferme.

Judith Godrèche : Et vous m'avez dit qu'en voyant le film *Sade*, cela a ravivé l'envie d'écrire *Mémoire de fille*...

Annie Ernaux : Oui. C'est comme un signal que vous recevez. Vous ne pouvez plus reculer. À cause du lieu et parce qu'il y a des scènes tournées dans l'aérium qui sont justement des scènes de forçage...

À vous deux, vous formez finalement une contre-confrérie...

Annie Ernaux : La nôtre ! (*rires*) Il faudrait dire une contre-consœurerie... Voilà, vous voyez, on manque de mots. Il y a tellement de mots pour les hommes...

Dans un entretien, Annie Ernaux, vous avez dit que Judith Godrèche était la plus légitime pour faire ce film.

Annie Ernaux : Ah oui !

Judith Godrèche : À cause du film de Jacquot ?

Annie Ernaux : Non ! À cause de votre engagement, de votre histoire.

Faire un film aujourd'hui évoquant des violences sexuelles vous semblait-il évident ? Alors même que le resurgissement de #MeToo depuis 2017 inscrit le cinéma en son cœur, dans les images qu'il projette et dans ses conditions de fabrication... Le cinéma est-il encore qualifié pour parler de violences sexuelles ?

Annie Ernaux : Je pense que oui. J'ai en tête le film *L'Événement* [réalisé par Audrey Diwan en 2021, adapté du livre homonyme d'Annie Ernaux sur l'avortement] : lorsque le livre est sorti en 2000, il n'a aucun retentissement. Bernard Pivot ne veut pas m'inviter, la réception a été très médiocre...

Mémoire de fille a été écrit après le grand succès des *Années* : il a joui d'une réception bien meilleure... Pour celui-ci, j'ai fait « La grande librairie » avec François Busnel [l'émission littéraire du service public est aujourd'hui présentée par Augustin Trapenard] : il y avait deux parties, une première avec un seul sujet, et une seconde avec plusieurs invités. Cette fois-là, la première était consacrée à Roman Polanski...

Judith Godrèche : Mais non !

Annie Ernaux : Mais si ! Polanski ! Pour ses mémoires [son autobiographie intitulée *Roman* par Polanski, Fayard]... Dans l'autre partie, nous étions trois. Moi, je n'oublie rien. En plus, je l'ai croisé dans le couloir, ce petit bonhomme qui me fait un sourire cauteleux et qui me tend la main... Et je suis obligée de lui serrer la cuillère !

Judith Godrèche : En fait, notre film est une association qui passe ou qui casse !

Annie Ernaux : Forcément, quelque part, je suis sulfureuse...

Judith Godrèche : Ah ben moi aussi ! (rires)

Mais voudriez-vous que ce soit différent ?

Les deux : Ah non !

Judith Godrèche : Mais j'essaie de convaincre les journalistes que les violences faites par les hommes aux femmes et aux minorités sont encore un sujet sérieux. Qu'il n'y a pas que la guerre sur laquelle faire des films.

Annie Ernaux : J'avais ce raisonnement-là pour *L'Événement*. On me disait : il y a eu la loi Veil, alors pourquoi parlez-vous encore de ça ? Je répondais : parce que c'est en train de s'effacer de la mémoire... On n'arrête pas de parler des guerres, même quand elles sont finies !

En même temps, je me sentais presque coupable, un peu gênée. Rappelons-nous qu'avant Michelle Perrot, la grande historienne des femmes, il n'y a pas d'histoire des femmes...

Judith Godrèche : Moi, je peux raconter cette histoire grâce à vous [Annie Ernaux]. Puisque c'est vous, qu'il y a eu le prix Nobel. Votre statut offre une assise, une autorité implicite. Même si vous avez un rapport ambivalent à ce statut, vous m'aidez à être garde du corps et garde de l'âme...

Annie Ernaux : Le prix Nobel a permis de hisser l'histoire des femmes au Nobel. C'est ce qui a provoqué ici tant d'émotion, à droite et à l'extrême droite. La France est un pays conservateur qui a du mal avec les femmes.

Quand on lit les entretiens que vous avez donnés au fil des ans, certains parallélismes dans vos mots sautent aux yeux. Par exemple : la honte. Annie Ernaux, vous dites souvent que la honte est un grand moteur de votre écriture... Pourquoi ?

Annie Ernaux : C'est un peu la position de Jean-Jacques Rousseau quand il commence ses *Confessions*... Je sais que je ne suis pas la seule à avoir été agressée sexuellement mais il faut que je trouve la forme pour rendre légitime le texte, et supprimer la honte.

Cette honte est de nature sociale au départ. C'est une honte de classe. Elle est complètement intégrée et on ne s'en débarrasse pas comme ça, en étant transfuge, pour employer le terme officiel. *(rires)*

Vous avez même dit : « J'éprouve toujours une sensation de honte quand j'apporte un livre, et si je ne l'éprouve pas, c'est que ça n'est pas bien. »

Annie Ernaux : Oui, voilà. La honte, pour *Mémoire de fille*, je me souviens de tout, je me souviens du jour où j'ai apporté le manuscrit chez Gallimard. C'est le jour des attentats du 13-Novembre... Pour les *Années*, je ne vous raconte même pas : ce n'est pas la même honte mais elle est toujours là. Pour *La Place*, c'était un jour de juillet 1983 de grande chaleur : j'arrive et il n'y a personne, l'éditeur est en vacances. Je l'ai déposé au secrétariat !

Judith Godrèche : Quant à moi, ça m'embête de le dire parce que j'ai le sentiment que je ne m'en sors pas. J'ai un vrai problème de légitimité. Je suis toujours au bord du précipice et il suffit de rien pour tomber. Comme si je n'étais pas à ma place. Je n'ai aucun garde-fou qui me permette d'avoir une capacité intérieure de revendication. Comme si, à chaque critique, tout s'effondrait. Et que je me retrouvais à la place de la jeune fille qui ne devait pas être autre chose qu'une égérie.

Annie Ernaux : C'est très différent, car si j'ai ce sentiment-là en apportant mes livres, ensuite, rien ne m'atteint.

Judith Godrèche : On est aux extrêmes opposés, là ! *(rires)* Comment vous faites ? Ça s'achète en pharmacie ? *(rires)*

Annie Ernaux : Il y a bien sûr des choses qui m'atteignent, mais ça ne me démolit pas.

Dans une tribune, Judith Godrèche écrit : « Je serai toujours cette jeune fille qui sait qu'elle n'est pas à sa place. » Vous, Annie Ernaux, c'est ce que vous écrivez mais ce n'est pas ce que vous ressentez.

Annie Ernaux : Pas du tout, en effet. Ma place est dans l'écriture...

Judith Godrèche : L'écriture, c'est un lieu. Je m'y sens à ma place, tout comme la réalisation. Mais le monde qui continue d'être un endroit où existent l'écriture et le cinéma devient la société...

Annie Ernaux : Oui, c'est vrai que je me souviens d'être allée dans des rencontres où les lecteurs pouvaient se permettre de faire des contresens, et je me suis parfois sentie désarçonnée. Mon réflexe, dans ces cas-là, est de me dire que je ne devrais pas y aller...

Judith Godrèche : Durant la promotion du film, il y a des moments où je m'effondre complètement...

Annie Ernaux (surprise) : Là ?

Judith Godrèche : Oui, et je me dis même : « Pourquoi j'ai pris la parole ? Pourquoi je suis engagée ? » Je me demande comment faire pour continuer d'être moi. En sortant un film, j'ai besoin de la validation d'un milieu que j'ai attaqué. Notamment la presse de cinéma. J'ai exposé la façon dont *Les cahiers du cinéma* ont participé à la culture du viol, j'ai parlé de *Télérama*...

Je suis à la merci d'un milieu dont j'ai besoin, c'est foutu ! L'endroit d'où je m'émancipe, c'est la crème de la crème, le cinéma d'auteur. J'y suis allée en mode kamikaze. Comment ai-je pu rêver une validation d'un endroit que je quittais ? En fait, j'ai une sorte de fantasme délirant selon lequel il est possible de quitter un endroit et d'être validée par cet endroit.

Notre socialisation est très différente mais il y avait aussi le sentiment de ne pas appartenir au groupe.

Judith Godrèche

Annie Ernaux, la critique littéraire n'a pas toujours apprécié votre œuvre...

Annie Ernaux : C'était parfois épouvantable, j'ai été vraiment traînée dans la boue par certains journaux. Avec *Passion simple* notamment.

Judith Godrèche : Il y a de l'espoir, mais il faut vivre combien de temps, du coup ? Il faut faire combien de films ? (*rires*)

Autre option : ne pas chercher toutes les validations. Vous faites ce film en féministe.

Judith Godrèche : Pour ce film-là, j'ai vraiment le sentiment qu'on m'a donné un ticket parce que j'étais auréolée de l'étiquette « madame #MeToo ». Le film a été financé, il a été soutenu, il existe. Je suis à un endroit du privilège et j'en ai absolument conscience.

Mais j'ai un peu le sentiment d'avoir utilisé mon ticket et qu'il faut que ça marche.

Judith Godrèche, vous dites parler d'un endroit du privilège. Annie Ernaux, vous vous présentez comme un « écrivain venant du monde dominé ». C'est peut-être une autre différence entre vous. Comment l'appréciez-vous ?

Judith Godrèche : Lors d'une de mes rencontres avec Annie, je me suis livrée et j'ai raconté comment j'étais petite, à 15 ans, avec des adultes, une équipe de tournage, dans des dîners avec des intellectuels, des écrivains, des psychanalystes... Notre socialisation est très différente mais il y avait aussi le sentiment de ne pas appartenir au groupe.

Annie Ernaux : Je pense que ça devait être très fort... Je n' imagine même pas, à 15 ans, toutes les bêtises que j'aurais pu dire !

Judith Godrèche : J'ai un parent profession libérale, une mère psychomotricienne, j'ai grandi dans des quartiers parisiens. Quand je suis venue voir Annie pour adapter son livre, je me suis posé la question de ma bourgeoisie. Avais-je le droit ? Étais-je légitime ?

Annie Ernaux : Non mais là, il n'y a pas de problème ! Si vous étiez venue me trouver pour adapter *La Place*, j'aurais peut-être été plus réservée... (*rires*) Il faut savoir là où on se retrouve.

Nous vivons une année particulière. Une élection présidentielle aura lieu dans quelques mois, l'extrême droite est aux portes du pouvoir. Vous qui êtes engagées dans la vie publique, comment appréhendez-vous cette période ?

Annie Ernaux : Je pense qu'il y a deux catégories de gens : ceux qui ont peur et ceux qui espèrent. Ceux qui espèrent ne sont malheureusement pas du bon côté. Ils attendent l'extrême droite au pouvoir. Les autres, comme moi, ont le sentiment d'être pris... On est sur un bateau, on ne sait pas où on va et c'est très dur. On a envie de lutter, on n'a envie que de ça. Mais comment et sous quelle forme ? Je ne sais pas.

En tant qu'écrivaine, on n'est pas tellement écoutée. D'ailleurs, je ne sais même pas qui a une légitimité suffisante en ce moment pour être écouté. Autrefois, il y avait des artistes, des footballeurs. Mais regardez, même Kylian Mbappé s'est fait recadrer...

Judith Godrèche : Par moments, j'ai des lueurs d'espoir, enfin des lueurs idéologiques peut-être naïves... À quel endroit un être acte définitivement son incapacité d'identification à l'autre ?

Je me suis formulé à quel point mon corps était politique et à quel point je suis arrivée à prendre des engagements très clairs à partir du moment où j'ai pu me dire ce que j'avais vécu. Dans un déni général sur son propre vécu, est-ce qu'à l'endroit de la dissociation entre soi et soi, on va tellement loin qu'on est incapable de s'identifier à des minorités qui se font tuer ? Je pense aux violences policières et au permis de tuer.

À quel endroit de soi est-on emmurée ? C'est là que #MeToo est aussi un combat antifasciste, anticolonialiste. Le féminisme, c'est le corps de toutes les minorités et c'est l'abus de pouvoir sur le corps.

Annie Ernaux : Le féminisme incarne justement le refus de toutes les valeurs d'extrême droite. Il faut que nous, les femmes, on s'engage vraiment contre ce qui nous menace de plus en plus.